Historique de la Compagnie 25/2 du 9ème Régiment du Génie

Source : GALLICA – Transcription intégrale – Eric Lemaistre - 2014

9e RÉGIMENT DU GÉNIE

HISTORIQUE

DELA

COMPAGNIE 25/2

PENDANT

LA GUERRE 1914 - 1918



IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY- PARIS- STRASBOURG

HISTORIQUE

DE LA

COMPAGNIE 25/2 DU 9e GÉNIE

PENDANT LA GUERRE 1914-1918

Faire l'historique de la compagnie 25/2, c'est en quelque sorte faire l'historique de Verdun au cours de la campagne 1914-1919.

La compagnie 25/2 est en effet une compagnie de place de Verdun; c'est la seule qui ait demeuré, pendant la guerre, au poste qui lui avait été confié dès le temps de paix.

Le 7 octobre 1913, la compagnie rejoignait Verdun. Elle s'appelait alors compagnie 1/3. Elle devint ensuite 6/5 puis, à la formation du 9e régiment du génie, elle prit le n° 25/2. Le plan de mobilisation de Verdun prévoyait l'emploi de la compagnie dans le premier secteur.

Le 25 juillet 1914, la compagnie 25/2 rentrait à Verdun après avoir participé, au fort de Vitry-les-Reims, à la guerre de mines pendant six semaines. Elle n'eut pas le temps de se remettre des fatigues consécutives à ces exercices. La mobilisation survenait quelques jours après.

Rôle joué par la compagnie avant l'attaque de Verdun

(21 février 1916).

1re PÉRIODE : *du 29 juillet au 1er novembre 1914*. - La compagnie est commandée par le capitaine MENUT. Le 29 juillet, le 1er peloton de la compagnie, commandé par le sous-lieutenant REGNAUD, reçoit l'ordre d'aller cantonner au fort de Tavannes. Mission: entourer rapidement l'ouvrage de la Laufée (ouvrage à profil triangulaire que l'on transformait en fort au moment de la mobilisation) d'un épais réseau de fil de fer. Ce but est activement poursuivi : les sapeurs fournissent par jour, malgré la forte chaleur, jusqu'à quatorze heures de travail. Pendant ce temps, le capitaine commandant la compagnie assure la mobilisation de l'unité et fournit à la compagnie 25/5 de dédoublement les éléments nécessaires à sa constitution.

Le 3 août 1914, la compagnie 25/2 quitte Verdun pour aller cantonner à Louvemont. -- Mission : organisation défensive de la côte du Poivre. Le peloton de la Laufée rejoint la

compagnie le 6 août 1914. Le travail fourni pendant cette période d'organisation de l'importante position qu'était la côte du Poivre dans la défense de Verdun, est énorme; les sapeurs mineurs ont au plus huit heures de repos par jour.

Le 15 août, la compagnie reçoit l'ordre de venir cantonner au village de Vaux-Devant-Damloup. Mission : organisation du village, du ravin, de la croupe du fort et du piton de Damloup.

Jusqu'à ce moment, les travaux auxquels la compagnie participe sont exécutés sous la protection des troupes de couverture. Mais ces troupes sont rappelées : Étain est abandonné. La ligne des forts devient « le front » que les Allemands, à cette époque, n'attaquent pas, mais qu'ils tournent par suite de leur avance sur la Marne.

Les voies de communication entre Verdun et l'intérieur sont coupées : le siège de la place semble imminent.

La compagnie, pendant cette période, travaille de jour (réseaux, abris, tranchées) et coopère de nuit à la garde des tranchées et des barricades. Verdun est dégagé vers l'ouest, mais au nord et à l'est de la place, les Allemands n'abandonnent pas les positions importantes qu'ils ont occupées sans coup férir (Jumelles d'Ornes, Côtes de Romagne). La ligne des forts continue à être le front français. L'immobilisation du front est marquée à l'est de Verdun par l'activité fébrile que les Allemands déploient dans l'organisation d'une solide position. (C'est de cette dernière que partira, en 1916, la grosse attaque ennemie contre Verdun.) Cette position est jalonnée, devant le secteur de la compagnie, par les Jumelles d' Ornes–Gincrey–Étain.

En avant de cette position principale, les Allemands organisent une ligne de couverture d'artillerie; de plus, les reconnaissances ennemies poussent des pointes jusqu'aux villages situés au pied des Côtes de Meuse.

L'artillerie ennemie travaille également à l'aménagement de positions de batteries et à l'installation de pièces lourdes, dont l'une fait des essais sur le fort de Douaumont vers le 20 octobre 1914. Un détachement de la compagnie, comprenant une douzaine d'hommes, est mis à la disposition du commandant du fort pour la réparation des brèches faites par ce bombardement, pour le blindage des gaines, des casemates, etc., etc. Ces réparations faites, le détachement se joint à la 1re section de la compagnie (lieutenant NÉANT) pour l'organisation défensive du village de Douaumont, des avancées du fort, du bois de la Caillette, etc. (abattis, réseaux, tranchées, abris).

Pendant ce temps, la 2e section (sous-lieutenant NÉOUZE) et la 3e section (adjudant ALDRIN) travaillent respectivement à l'ouvrage de la Laufée et au village de Vaux. Ces deux sections participent, entre temps, à des reconnaissances offensives faites dans le petit bois de Maucourt, clans-le-bois Le Breuil (Destruction des organisations ennemie.)

2e PÉRIODE : *du l*er *novembre 1914 au 7setembre 1916.* - A partir du 15 octobre, le général COUTENCEAU, gouverneur militaire de Verdun, cherche à reprendre aux Allemands des positions qui deviendraient une ligne de couverture pour l'artillerie de la défense. L'idée du gouverneur était de descendre cette artillerie dans la Woëvre afin d'étendre son action.

Au nord, la 72e D. I. progresse jusqu'à Flabas. Des reconnaissances fréquentes en Woëvre prouvent que les Allemands n'occupent que par intermittence les positions qu'ils ont organisées à l'ouest du front « Jumelles d'Ornes-Étain ».

L'infanterie française, partant des Côtes de Meuse, avance vers l'est.

La 4e section de la compagnie 25/2 reçoit, le 1er novembre 1914, l'ordre d'organiser défensivement la ferme d'Haraigne occupée par une section d'infanterie.

Cette organisation se relie à gauche à celle du bois Nobra-Dieppe et à droite à celle de Broville.

Quelques semaines plus tard, la compagnie, sauf la 2e section, est employée aux travaux de la position Haraigne, Nobra, Dieppe.

Le 6 novembre 1914, un bataillon du 365e R. I. attaque le front ennemi : « Petit bois de Maucourt–Maucourt village–Mogeville ». La lre section de la compagnie, sous le commandement du lieutenant NÉANT, participe à l'attaque; elle détruit les défenses accessoires allemandes et précède l'infanterie à l'assaut de la position. Elle n'éprouve aucune perte.

Le même jour, la 15e escouade est adjointe à la compagnie d'infanterie qui occupe le petit bois de Maucourt et la 16e est mise à la disposition de la compagnie du 365e R. I. qui tient Maucourt. Dans la nuit du 7 au 8 novembre, une contre-attaque ennemie reprend les positions aux Français, mais un retour offensif de ceux-ci chasse définitivement les Allemands des points d'appui.

Jusqu'au 14 décembre 1914, la répartition des sections pour le travail est la suivante :

1re et 3e sections : Organisation défensive de la ligne Haraigne- Mogeville;

2e section : Village de Vaux-Ouvrage de la Laufée {achèvement des travaux);

4e section : Organisation défensive de la ligne Mogeville– Ornes.

Combat des Jumelles d'Ornes

(14 décembre 1914).

Le 14 décembre 1914, la compagnie 25/2 est mise à la disposition du 5e bataillon du 365e R. I. pour attaquer l'importante position des Jumelles d'Ornes. Ce « baptême du feu » est tout à l'honneur des gradés et sapeurs mineurs de la compagnie. Tous sont volontaires pour précéder l'infanterie et ouvrir, dans les énormes défenses accessoires ennemies, les brèches qui donneront passage aux colonnes d'assaut.

L'attaque commence à 6 heures, sans préparation suffisante d'artillerie. C'est sous le feu de l'infanterie que se fait la progression des colonnes d'assaut, lesquelles avancent, en plein jour, sur un glacis de 800 mètres.

Les défenses accessoires allemandes sont coupées. Les braves sapeurs, malgré les pertes subies, précèdent les colonnes d'assaut et pénètrent dans les tranchées ennemies.

Malheureusement, la forte organisation intérieure du bois Le Breuil n'a pas été détruite, et la progression est arrêtée. L'artillerie ennemie entre en action et des renforts sont amenés. Une contre-attaque violente chasse les Français de la position au sommet de laquelle avaient flotté pendant quelques heures les trois couleurs.

Les pertes sont sensibles. Le lieutenant NÉANT, le sergent DEFORTERY et 9 sapeurs mineurs sont tués, 25 sont blessés dont plusieurs grièvement et 8 disparus. Pour leur belle conduite, le lieutenant NÉANT, le sergent DEFORTERY et le sapeur mineur BLANCHARD

sont cités à l'ordre de la III[e] armée. Le sergent COLLARD et le sapeur mineur HERBAUT ont reçu, par la suite, la médaille militaire.

La tentative n'a plus été renouvelée. L'observatoire que constituaient pour les Allemands les Jumelles d'Ornes est resté entre leurs mains jusqu'à l'armistice.

Le front est jalonné par le village d'Ornes, la cote 242, le petit bois de Maucourt, Maucourt, Mogeville, étang de Braux, ferme d'Haraigne.

La compagnie est tout d'abord répartie sur cette ligne pour le travail, puis la compagnie 25/5 prend le secteur situé au sud de Mogeville.

Le 10 janvier 1915, la compagnie (moins la 2[e] section) quitte Vaux et vient cantonner à Dieppe.

Durant la période d'organisation des positions précitées, les gradés et sapeurs mineurs fournissent une somme de travail considérable. Travail exécuté de nuit à cette époque pluvieuse et froide, dans un terrain marécageux, sur des chantiers situés à proximité de l'ennemi. La compagnie mène à bien la tâche qui lui est confiée. La l[re] position est organisée et la seconde (Grand-Chena–Dieppe) est en voie d'organisation lorsque, le 27 mars 1915, la compagnie reçoit l'ordre de quitter Dieppe pour aller cantonner à Haudiomont (transportée en camions de Bras à Haudiomont). Du 27 mars au 7 avril, la compagnie est chargée de l'exploitation de carrières et de la réfection de la route Haudiomont - Manheulles. Pendant cette période, les attaques faites sur le front est de Verdun permettent l'occupation d'une zone de terrain de 4 à 5 kilomètres de profondeur à partir des anciennes positions.

A la suite de cette avance, le front passe par le village de Fromezey, la ferme de la Malacore, la ferme du Hautbois, les cotes 215 et 219, la ferme de l'Hôpital, la cote 221.

Ces côtes dominent les positions ennemies de Warcq et d'Étain. Les Allemands les avaient comme lignes d'avant postes.

La compagnie 25/2 quitte Haudiomont pour Hermeville le 7 avril 1915. Elle est chargée de l'organisation de la position : ferme du Hautbois, cotes 215 et 219, ferme de l'Hôpital.

La réalisation du plan d'organisation, établi par le commandant du génie DELAGE, commence le lendemain de l'arrivée de la compagnie à Hermeville.

La compagnie fournit alors un travail pénible. Les gradés et sapeurs mineurs, employés exclusivement de nuit, ne peuvent trouver dans un cantonnement bombardé par l'artillerie lourde allemande, le repos nécessaire pour compenser les fatigues des nuits passées à se rendre aux chantiers, à travailler, à revenir au cantonnement et cela quelque temps qu'il fasse. Le bombardement du cantonnement cause plus de victimes que l'exécution du travail. Et cependant les chantiers sont, à chaque séance de travail, arrosés par l'artillerie ennemie, en particulier la ferme du Hautbois qui forme un saillant assez prononcé dans les lignes allemandes.

Le capitaine MENUT est blessé par une balle ennemie lors d'une reconnaissance exécutée pour l'implantation d'une haie à proximité de la cote 223.

Malgré toutes les difficultés rencontrées, la première position est organisée vers la mi-juillet. L'organisation de la deuxième position est immédiatement entreprise. Des solides abris de mitrailleuses flanquent d'épaisses défenses accessoires; des abris en mines sont aménagés dans les points d'appui importants que constituent le bois Jean de Vaux, le village et le bois d'Hermeville.

Ces travaux sont abandonnés par la compagnie le 7 septembre 1915. Ce jour-là, la compagnie reçoit l'ordre d'embarquer pour l'Argonne.

3e PÉRIODE : *du 7 septembre au 20 octobre 1915*. - Durant cette période, la compagnie, cantonnée au Neufour, est chargée des travaux d'organisation du mont de Villers (sud cote 285). Le 20 septembre, le 2e peloton est mis à la disposition de la 356e brigade d'infanterie (76e et 131e R. I.) et participe le 25 septembre à l'attaque du village de Servon (ouest bois de la Gruerie). Les détachements de sapeurs chargent bravement en tête des sections d'infanterie. Les pertes sont exclusivement en blessés.

Après quelques jours de repos, le peloton est dirigé vers Courtémont, puis est rappelé à Vienne-la-Ville et part avec la brigade à Maisons-de-Champagne. Les sapeurs sont chargés d'organiser les positions conquises.

Le secteur est très agité à la suite des attaques faites par le 20e C. A. dans cette région.

La brigade est relevée et envoyée, avec son peloton de génie, au repos, en camions, à Dommartin-sur-Yèvre; mais, trois jours après, l'ordre arrive de se rendre à pied au ravin des Pins (près Wargemoulin). Déjà le peloton avait reçu la mission de travailler aux sapes de la Butte du Mesnil; le 20 octobre lui parvint l'ordre de rejoindre Verdun.

Pendant l'absence du 2e peloton, le 1er peloton, cantonné au ravin de la Louvière (en Argonne), poursuit l'organisation de la position du Mont de Villers, travaille à la cote 285 à la guerre de mines, dont l'intensité à ce moment est grande. Ce secteur défensif se ressent de l'attaque prononcée par nous en Champagne. L'ennemi fait une violente démonstration sur nos positions. Très courageusement, les gradés et les sapeurs de la 25/2 s'acquittent de la pénible et périlleuse mission qu'ils ont reçue.

4e PÉRIODE : *du 20 octobre 1915 au 21 février 1916*. - Le 24 octobre 1915, la compagnie est rassemblée à Rupt-en-Woëvre sous le commandement du capitaine BENOIST. Elle bivouaque ensuite aux « Trois Jurés ». Elle reçoit comme mission l'organisation défensive du secteur tenu par le 366e R. I. à la tranchée de Colonne (trottoir-ravin de Sauvaux). Elle est chargée également du service des écoutes en première ligne. Le secteur est très agité. Les sapeurs doivent gagner les chantiers et travailler sous les bombardements par obus et par torpilles; par suite de la disposition des lignes, l'ennemi prend d'enfilade, avec des mitrailleuses, la plupart des boyaux et des tranchées.

Deux attaques en grande galerie, dont la longueur prévue est de 200 mètres, sont amorcées. Elles partent du « Trottoir » et doivent aboutir au saillant allemand dans nos lignes, appelé le « Polygone ».

Le 8 novembre 1915, la compagnie reçoit l'ordre d'embarquer à destination d'Esnes. Elle est mise à la disposition de la 29e D. I. (chef de bataillon TOURNEFIER, commandant le génie). La mission est l'organisation défensive de la cote 304. Les plans sont établis et le travail commence.

Le 18 novembre 1915, le peloton du lieutenant JOSSE est embarqué en camions à destination de Florent, où il doit être mis à la disposition du génie du 10e G. A.

Jusqu'au 29 avril 1916, le rôle de ce dernier détachement consiste dans l'organisation défensive d'une solide position Moiremont-Florent et dans la création d'abris à la Croix-Gentin. A maintes reprises, le peloton de Florent reçoit des témoignages de satisfaction pour le travail effectué.

Le 25 décembre 1915, le capitaine BENOIST est chargé de la direction de la guerre de mines au bois de Malancourt. En plus des compagnies 15/1 et 27/5, il a à sa disposition le 1er peloton de la 25/2, moins quelques gradés et sapeurs, lesquels sont chargés, sous la direction du sous-lieutenant REGNAUD, de poursuivre l'organisation défensive de la cote 304.

Le capitaine BENOIST fait réaliser au bois de Malancourt un système de mines profond à 200 mètres environ de l'embryon de système d'écoutes de première ligne. Les gradés et sapeurs-mineurs écouteurs et mineurs font preuve en toutes circonstances de la meilleure bonne volonté et de beaucoup de courage.

Le cantonnement du peloton est situé dans le bois, à quelque 100 mètres de la première ligne: on juge du repos dont ces travailleurs peuvent jouir!

Pendant ce temps, le détachement de gradés et de sapeurs cantonné à Esnes, pousse activement l'organisation de la cote 304. Vers la fin janvier, des brigades d'auxiliaires d'infanterie sont envoyées pour hâter l'achèvement des travaux Les gradés et sapeurs-mineurs de la compagnie savent obtenir, par des mises en chantier bien ordonnées, un rendement très satisfaisant des travailleurs qu'ils encadrent. L'organisation de la cote 304 est une tâche trop énorme pour qu'elle puisse être réalisée suffisamment fortement en quelques semaines.

L'attaque de Verdun survient avant que les travaux prévus soient achevés.

Rôle de la Compagnie
depuis l'attaque de Verdun du 21 février 1916.

1re PÉRIODE : *du 21 février au 29 avril 1916*. - Le 21 février 1916, à 7 heures, le tir formidable de l'artillerie allemande se déclenche, sur les lignes, les positions de batterie, sur les routes et les cantonnements français.

Le peloton du bois de Malancourt est à son poste de combat. Dès le 21 février, les travaux de mines sont arrêtés, sauf le service des écoutes lequel est assuré malgré les dangers que courent les gradés et les sapeurs qui en sont chargés (mort du caporal THOMAS et du sapeur-mineur BELLEY).

Les gradés et sapeurs du bois travaillent sous la direction du capitaine Benoist, à l'organisation défensive de la partie sud du bois. Un réduit très fortement organisé est créé malgré les tirs effrayants de harcèlement et de barrage. Malheureusement des pertes sont à déplorer.

Le capitaine BENOIST est grièvement blessé à la tête et est évacué le 23 février 1916. Le sous-lieutenant COPIGNEAUX prend le commandement du détachement de la compagnie au bois. Le capitaine BARRAS prend, quelques jours plus tard, le commandement de la compagnie.

L'attaque du bois de Malancourt est chaque jour attendue.

Le bombardement est de plus en plus intense et rend très difficile le ravitaillement de la brigade chargée de la défense du point d'appui.

Le 20 mars, l'attaque se produit, les Allemands font précéder leurs vagues d'assaut par un feu roulant de 150 et de 210.

Les sapeurs profitent d'une accalmie pour se rendre compte de ce qui se passe en première ligne. Ils sont stupéfaits de trouver l'ennemi à l'entrée de leur abri. Ils échangent des grenades avec les Allemands, mais toute résistance est inutile : le bois a été cerné; toute la garnison est aux mains des assaillants.

Le sous-lieutenant COPIGNEAUX blessé et son détachement (46 sapeurs-mineurs) sont faits prisonniers.

Quant au détachement de la cote 304, il cantonne successivement à partir du 22 février 1916, au bois d'Esnes (Camp des Civils), Dombasles, Béthelainville, bois de Béthelainville, et travaille tantôt à la réfection des casemates à canons effondrées à la cote 304, tantôt au renforcement de la ligne des avant-postes, Bois Carré-Béthincourt. Le maître ouvrier PICARDEL, les sapeurs-mineurs THOUMY et ROMÉ reçoivent la croix de guerre avec palme, pour leur belle conduite au cours du bombardement de la cote 304.

Les pertes en gradés et en hommes diminuent l'effectif du détachement. Ce dernier est affecté à nouveau à l'organisation de la cote 304.

Le bombardement de la position est incessant. Malgré les dangers courus par les travailleurs, malgré les difficultés inouïes d'apport du matériel, des abris sont commencés, d'autres sont achevés. Chaque jour, l'ennemi s'approche de la position.

La ligne Malancourt–Béthincourt tombe, puis la ligne des côtes intermédiaires entre cette position et 304 est également enlevée par l'ennemi. 304 est alors l'objectif immédiat des Allemands.

Le 8 avril 1916, le détachement de la compagnie reçoit l'ordre de cantonner à Brocourt, où il effectuera l'amorçage de grenades. Cette période de détente morale dure une semaine. Le détachement reçoit la mission de remettre en état la route Ferme de Verrières, Camp des Civils et Bois d'Esnes. Il a à sa disposition un bataillon du 47^{e} R I. T. Les chantiers sont incessamment bombardés; l'ennemi fait du tir de harcèlement continu sur les rares chemins qui sillonnent la forêt de Hesse.

Le séjour de la compagnie sur la rive gauche de la Meuse est une des périodes les plus pénibles de la campagne pour les gradés et sapeurs. Les bivouacs occupés par le détachement de la compagnie sont peu confortables, beaucoup sont bombardés, tous sont trop éloignés des chantiers où chaque nuit, le détachement se rend, malgré des tirs de barrage et de harcèlement; un repos à l'arrière aurait été nécessaire, mais les ordres reçus sont très différents. La compagnie quitte la rive gauche de la Meuse pour aller travailler sur la rive droite.

Rôle de la Compagnie sur la rive droite.

La mission qui incombe à la compagnie est l'organisation des forts de la rive droite. Cette mission, la compagnie l'a accomplie jusqu'à la signature de l'armistice. Les gradés et sapeurs ont vécu dans les forts, les terribles journées de la bataille de Verdun. Ils ont fait preuve, dans les moments les plus critiques, du plus bel esprit de dévouement et du plus grand courage.

Il faut avoir vécu longtemps dans un ouvrage bombardé par des obus de tous calibres (420-380-210), copieusement arrosé par les gaz et avoir respiré durant de longs jours une atmosphère viciée, pour se rendre compte combien est déprimante, physiquement et moralement, la vie des forts.

Malgré les conditions d'installation défavorables, la compagnie a assuré sa mission pendant trente et un mois. Jamais elle n'a connu le repos pris à l'arrière, loin du bruit du canon, repos qui constitue presque une permission pour ceux qui en bénéficiaient. Des forts de première ligne, les gradés et sapeurs allaient, pendant les périodes de « repos », travailler dans les forts de deuxième ligne assez fréquemment bombardés pendant les périodes agitées et où le confort n'était guère plus grand que dans les forts de première ligne.

2e PÉRIODE : *du l er mai au 7 juin 1916.* – Le 29 avril 1916, le peloton de Florent et le reliquat du peloton d'Esnes sont rassemblés à Dugny et mis à la disposition du groupement Lebrun pour l'organisation des forts de la rive droite; quelques semaines plus tard, la compagnie est complétée à son effectif normal.

La compagnie envoie dans les forts de Vaux, la Laufée, Souville et Tavannes des détachements de 1 sous-officier et 10 hommes. Les officiers sont chargés de la surveillance des travaux dans plusieurs forts. Leurs postes de commandement sont Souville et Tavannes.

Tous les dix jours (puis plus tard chaque quinze jours, puis chaque vingt jours), les détachements alternent avec des équipes de même composition travaillant dans les forts de Dugny, Landrecourt, la Falouze, etc. L'équipe du fort de Belrupt est, en permanence, dans cet ouvrage.

La portion centrale de la compagnie cantonne à Dugny, elle constitue une réserve dans laquelle le commandant de compagnie puise pour constituer les équipes des forts. Les hommes cantonnés à Dugny sont employés aux travaux du parc du génie des forts.

Le 1er mai 1916, les mouvements nécessaires à la prise du dispositif précédent, sont exécutés. Les détachements de première ligne arrivent après d'innombrables difficultés par suite des tirs de harcèlement et des tirs de barrage. Les équipes de Vaux et de la Laufée sont celles qui ont plus de chemin à faire sous le feu nourri de l'artillerie ennemie.

Le détachement dont la tâche est la plus pénible est celui du fort de Vaux. L'artillerie fait rage dans tout le secteur. Le seul boyau, ou plutôt l'embryon de boyau qui conduit au fort est encombré de cadavres, de blessés. Les relèves, les corvées se croisent en tous sens. L'accès du fort se fait par le Coffre simple (est) et par le Coffre double (nord-ouest). On juge de la concentration du tir de l'artillerie ennemie sur les deux entrées!...

L'accès par la gorge est impossible tellement est grande la concentration des feux dans le fossé sud. Le détachement de sapeurs a pour mission la réparation des brèches, le dégagement des entrées continuellement obstruées par le bombardement.

En cas d'attaque, les sapeurs doivent obstruer les gaines en fermant les grilles qui sont disposées en différents points de communications bétonnées; d'autres sapeurs doivent faire jouer les fourneaux de mines placés dans les casemates de Bourges (désarmées), les coffres de contrescarpe et les fourneaux placés sous les casemates des hommes. Cette dernière mission était irréalisable : les rameaux qui conduisaient aux dispositifs de mines étaient, à leur origine, obstrués par suite de comblement du fossé de gorge. L'Allemand, à ce moment, est à 200 mètres du fossé nord, aucune tranchée française n'existe sur le glacis nord. La liaison entre les tranchées du fort et la tranchée de Besançon se fait par l'intérieur du fort.

L'existence à l'intérieur de l'ouvrage est terrible. En plus de la garnison proprement dite du fort, l'ouvrage abrite des postes de commandement, des postes de secours. Les casemates sont combles. Les sapeurs couchent à même sur le sol, dans les gaines ! Ces dernières sont obstruées par les blessés, les mourants; aller du casernement à un organe quelconque est une

randonnée difficile par suite de l'encombrement des gaines et périlleuse, étant données les brèches faites dans les dalles des gaines bétonnées par les obus de gros calibre.

Les réserves en vivres sont rares; de boisson, point ! Le commandant du fort fait distribuer parcimonieusement et sur la présentation d'un bon signé de lui, un quart de l'eau bourbeuse qui reste encore dans la citerne. Le ravitaillement quotidien en vivres se fait du fort de Tavannes. Les corvées partent nombreuses et reviennent bien éprouvées. Souvent, les sapeurs-mineurs se passent de manger et de boire pour éviter que la vie de plusieurs d'entre eux soit si souvent exposée.

Pas de ventilation : toutes les ouvertures sont blindées, l'éclairage est assuré par quelques rares lampes à pétrole.

Les fosses d'aisances sont combles et débordent : il faut mettre son masque pour aller au cabinet. L'urine et la matière que les fosses ne peuvent plus contenir s'écoulent dans la gaine du coffre simple Est.

Chaque jour l'investissement du fort, à l'est et à l'ouest, se resserre de plus en plus. L'intensité d'artillerie augmente (54 batteries ont été repérées, qui tirent sur le fort de Vaux). Le ravitaillement devient de plus en plus difficile. Le ravin de la Horgne qu'il faut suivre en empruntant le boyau des maîtres chanteurs était appelé le « Ravin de la Mort ».

Les différentes équipes de la compagnie qui, jusqu'à la prise du fort, se sont succédé dans l'ouvrage ont été admirables de courage, de sang-froid et d'énergie. Une mention spéciale doit être faite de la belle conduite du sapeur-infirmier VÉRON de la compagnie.

Le 3 mai 1916, il demande d'être agent de liaison du sous-lieutenant REGNAUD chargé de la surveillance des travaux du fort de Vaux.

La reconnaissance faite, le lieutenant et VÉRON regagnent Tavannes. Un tir de barrage se déclenche, au cours duquel l'officier est blessé. Le sapeur-infirmier VÉRON l'est également. Malgré sa blessure, il prodigue des soins à l'officier, le transporte au poste de secours du Tunnel, puis au poste d'évacuation du fort de Tavannes.

Le lendemain, ce brave sapeur retourne au « Ravin de la Mort » dans l'intention de rechercher le corps du sapeur mineur LANCOU tué près de lui, la veille. Il est assez heureux pour ramener le corps de son camarade. Une citation à l'ordre de l'armée récompense ce bel exemple de dévouement, de sang-froid et de courage.

Le 2 juin, le fort de Vaux est attaqué et encerclé. Le 7 juin, le commandant RAYNAL ayant épuisé tous les vivres, toutes les munitions, manquant d'air et d'eau, est contraint de se rendre. Le détachement de la compagnie 25/2 du fort comprenant 1 sous-officier (sergent BERÉCHE) et 9 hommes, est fait prisonnier. Aucune règle ne préside aux travaux faits dans les autres forts jusqu'à cette date. Cette période est une période de tâtonnement.

Principe d'organisation des forts.

La chute du fort de Vaux est l'expérience de laquelle ont été déduits les principes d'organisation défensive des forts. Étant donné qu'on ne peut prévoir les moments où le fort que l'on organise sera attaqué, la première préoccupation est d'organiser la défense du fort tel qu'il existe.

Cette défense comprend :

1° *La défense de la superstructure.* Réparations (si possible) des défenses accessoires. Aucune organisation ne peut être faite sur la superstructure proprement dite de l'ouvrage, les défenseurs occupent, lors de l'attaque, les trous d'obus;

2° *Défense intérieure.* Empêcher la progression ennemie en compartimentant les gaines au moyen de chicanes en maçonnerie, défendues par des mitrailleuses et des grenades.

Empêcher les dégâts produits par les flammenwerfers de s'y propager. Organiser la défense contre les gaz.

Cette question de la défense contre les gaz a été spécialement étudiée dans les forts de la rive droite par le capitaine PETIT de la compagnie. Elle est d'une importance capitale pour un ouvrage dont le plus grand ennemi est le gaz !

Le principe de la défense anti-gaz est le suivant :

Choisir ou créer, dans le fort, un réduit que l'on puisse complètement interdire aux gaz. Placer la garnison dans ce réduit (lequel peut comprendre plusieurs casemates). Faire passer l'air vicié pris au dehors dans des caisses filtrantes (genre Tissot). Aspirer l'air filtré au moyen d'un ventilateur qui distribue l'air respirable dans le réduit et créer en même temps, dans ce dernier, une surpression qui s'oppose à l'arrivée des gaz toxiques, par les fissures qui pourraient exister.

La régénération de l'air se fait au moyen d'oxygène contenu dans des bouteilles approvisionnées en nombre suffisant.

Les forts ainsi aménagés sont à l'abri d'une attaque d'infanterie. Mais ces attaques d'infanterie sont précédées d'une intense préparation d'artillerie. Les ruines du fort de Souville prouvent que l'intention de l'Allemand est de n'avancer qu'après avoir complètement « réduit » les points d'appui qui se trouvent sur le chemin qu'il s'est tracé pour progresser.

L'ennemi fait sur les forts des préparations d'artillerie au 420! Ce qui est maçonnerie ne résiste naturellement pas. Ce qui est béton spécial ou armé résiste dans une certaine mesure. On est donc amené à la conception d'un fort à l'épreuve des plus gros obus. Ce fort sera constitué par des abris de mines creusés d'abord à 10 mètres, ensuite à 15 et 18 mètres au-dessous du fort proprement dit.

Pour pouvoir ravitailler l'ouvrage en hommes, en vivres, en munitions, on crée un tunnel d'accès. Ce dernier permet déjà le franchissement de la gorge (partie la plus bombardée du fort). Il débouche d'abord à 100 mètres du fort puis, suivant le temps dont on peut disposer pour sa construction, on le prolonge par portion de 200 mètres environ. (Le tunnel fait au fort de Vaux débouche à 700 mètres de l'ouvrage.) Ce tunnel est établi aux mêmes profondeurs que l'abri auquel il donne accès. L'endroit choisi pour son débouché est un point défilé aux vues et aux coups de l'ennemi.

L'abri constitué, son accès assuré, il faut donner aux occupants la possibilité de se défendre, d'où l'idée de relier l'abri aux organes actifs de l'ouvrage (tourelles, observatoires, casemates de Bourges, coffres).

On dote les forts comme Tavannes et Souville, qui ne possèdent aucun organe actif, de coupoles de mitrailleuses placées suffisamment loin de l'ouvrage pour qu'elles ne soient pas dans la zone de dispersion des obus de gros calibres.

Ces coupoles sont, elles aussi, reliées, par des communications à l'épreuve, au noyau central souterrain.

Les premières antennes de mitrailleuses faites par la compagnie sont celle, de Dugny et de Landrecourt.

Durant l'année 1917-1918, les coupoles créées à Souville, Tavannes sont constituées par des puits bétonnés (180 mètres cubes de béton), coiffées d'une calotte en fonte pesant 7 tonnes, à simple ou à double créneaux. La disposition intérieure des abris de mitrailleuses a été réalisée suivant les plans du capitaine PETIT.

Ces antennes de mitrailleuses servent aussi d'observatoires pour les forts qui ne possèdent pas d'observatoires cuirassés.

Tous ces travaux souterrains sont organisés défensivement d'après les plans suivis pour l'organisation de l'ouvrage même.

La compagnie 25/2 a été chargée de l'application des principes précédents. Elle a rencontré souvent dans leur réalisation de très grosses difficultés, tant du fait de l'ennemi que de la nature même du travail.

L'effort fourni par les gradés et sapeurs de la compagnie est énorme. Pendant de longs mois, ces travailleurs embrigadés de jour et de nuit n'ont pu prendre un repos suffisant, étant donné le peu de confort que leur offrait leur installation dans des forts à demi détruits par les bombardements. Une visite dans tous les forts dont l'organisation avait été confiée à la compagnie 25/2 permet de se rendre compte de la longueur des galeries creusées, de la quantité de terre remuée, des réseaux établis, des tranchées et boyaux aménagés depuis l'attaque de Verdun du 21 février 1916.

3^{e} PÉRIODE : *du 7 juin au 24 octobre 1916*. - Les fréquentes et violentes attaques que l'ennemi dirige pendant cette période sur la rive droite de la Meuse ont pour conséquence des bombardements extrêmement violents des forts par des obus de très gros calibres (420, 380, 240) et par gaz (obus et nappes toxiques) : les forts ne sont-ils pas des points importants de la ligne? Ils abritent en effet les observateurs d'artillerie, les postes de T. S. F., les S. R. 0. T., etc., aussi les Allemands sont prodigues de munitions ! La fortification permanente est un gros obstacle à leur projet d'avance rapide sur Verdun.

Les travaux d'organisation se poursuivent néanmoins pendant cette période particulièrement agitée; les résultats obtenus sont satisfaisants grâce à l'énergie des gradés qui dirigent les travaux et au courage, au dévouement des sapeurs et auxiliaires qui les exécutent.

La Laufée et Souville sont, après la chute du fort de Vaux, les ouvrages les plus exposés.

Le premier est demeuré, dès le début de l'attaque, à quelque 100 mètres des lignes (bois de La Laufée, bois de La Montagne à 400 mètres du fossé nord). La Laufée a un observatoire cuirassé qui donne de précieux renseignements sur les mouvements ennemis dans la Woëvre. La tourelle de 75^{mm} participe, de temps en temps, aux préparations d'artillerie. Aussi ce petit ouvrage bétonné est-il particulièrement visé par les Allemands. Les hommes qui y sont abrités sont loin d'être confortablement installés, étant donné que leur nombre est double de celui pour lequel l'ouvrage a été fait. L'hygiène est obligatoirement ignorée sous ces masses de béton. Le ravitaillement se fait chaque jour, sous des tirs de barrage, pour les vivres et le matériel, à la batterie du Mardi-Gras (au-delà du ravin de la Fontaine de Tavannes). Pendant de longs mois, les sapeurs, les territoriaux et les hommes de la garnison de renforcement supportent toutes ces peines avec courage. Malgré les difficultés, malgré les obus et les gaz, les travaux se poursuivent ! Le rendement est d'autant plus grand que le danger est plus imminent ! !.

Souville, après Douaumont, devient la pierre angulaire de la défense de Verdun. Cette pierre qui obstrue le chemin que l'ennemi s'est tracé est « anéantie » par les bombardements

réitérés de 420 et de 380. Seuls les abris-cavernes (creusés avant la guerre) et le local 18 (local bétonné) subsistent de ce qui fut le fort.

Deux attaques d'infanterie sont dirigées, l'une le 23 juin, l'autre le 13 juillet, sur le fort, par les Allemands.

La première a été précédée d'un bombardement de plusieurs jours par obus de 420 et de 380 et d'un copieux arrosage par les gaz.

Le 23 juin, la garnison est presque tout entière intoxiquée. Le lieutenant-colonel, commandant le fort, est considéré comme mort ainsi que le lieutenant JOSSE, de la compagnie 25/2, chargé de l'organisation défensive du fort de Souville.

Le lieutenant JOSSE est transporté à Dugny; il est étendu dans un pré... Il reprend la vie. Il est transporté à Bar-le-Duc. Quelques jours plus tard, ce brave officier demande à regagner son dangereux poste auprès du capitaine HUILLARD qui commande alors le fort de Souville. Une palme orne la poitrine du lieutenant JOSSE : elle est la récompense de sa belle conduite.

Le 13 juillet, nouvelle attaque allemande qui part de la Chapelle Sainte-Fine et progresse rapidement jusque sur le glacis ouest du fort. Cette attaque est précédée encore d'un énorme bombardement par obus de tous calibres et d'émissions nombreuses de gaz toxiques.

La conduite de la garnison est superbe. Les mitrailleuses prennent position sous le tir ennemi, dans les trous d'obus de la superstructure : elles jettent la panique dans les troupes d'assaut allemandes dont les premiers éléments sont ou tués ou faits prisonniers.

Les sapeurs contribuent, dans une large mesure, à la défense de l'importante position qu'était le fort de Souville.

Le fort de Tavannes est, aux mêmes époques, soumis à de terribles épreuves. Les gradés et sapeurs qui assurent l'organisation de l'ouvrage vivent des jours pénibles et courent bien des dangers. Très courageusement, ils s'acquittent de la mission qui leur incombe.

Le 3 septembre, l'ennemi attaque à nouveau entre Souville et Tavannes. Cette attaque est beaucoup moins violente que les précédentes. Les forts n'en sont pas moins arrosés par obus et par gaz. ,

Pendant cette période, les forts dits « de repos» sont souvent soumis à des tirs de l' A. L. G. P. ennemie. Le cantonnement de Dugny est également bombardé, en particulier le 17 juillet 1916 : 5 braves sapeur sont tués et 3 blessés alors qu'ils jouaient aux cartes dans leur cantonnement. Quelques-uns d'entre eux avaient fait Vaux, le Tunnel de Tavannes et avaient échappé aux plus violents tirs de barrage.

4^{e} PÉRIODE *: du 24 octobre 1916 à octobre 1917*. - Le 24 octobre 1916, le fort de Douaumont est repris aux Allemands, le fort de Vaux tombe à son tour, abandonné par l'ennemi, mais non sans résistance (attaqué le 24 octobre, il n'est tombé en notre pouvoir que le 2 novembre).

La chute de ces deux points d'appui, à la suite d'une offensive de courte durée, fait incliner à croire que la fortification permanente n'est plus en mesure de résister aux nouvelles méthodes de combat.

Aussi, pendant une période de près d'un an, à partir du mois d'octobre 1916, les moyens mis à la disposition du Service des forts sont insuffisants. Les travaux stagnent, sauf ceux des forts de Douaumont et de Vaux - les deux captifs délivrés - que l'on a hâte de mettre à l'abri d'une attaque nouvelle de la part de l'ennemi.

Les brèches sont réparées : les casemates de Bourges sont réarmées, les tourelles remises en état (la tourelle de 75 de Vaux qui a sauté en 1916, a été transformée en une coupole de mitrailleuse bétonnée). Les travaux souterrains sont poussés activement. On profite des expériences faites dans les autres forts.

5e PÉRIODE : *d'octobre 1917 au 11 novembre 1918.* - Les attaques de septembre 1917, faites par le C. A. PASSAGA, sont victorieuses sur le front nord de Verdun. Le front se stabilise, entre Douaumont et Vaux, sur une ligne Bezonvaux-village - Bezonvaux-ouvrage - Haudiomont - Vaux-village-Batterie de Damloup (les lignes françaises ne sont qu'à 400 mètres du fort de Vaux).

Le secteur de Verdun devient un secteur défensif. Aussi des ordres sont donnés pour pousser activement les travaux que l'on a projetés non seulement dans les forts de première ligne de la première position, mais aussi dans ceux de la seconde ligne : Tavannes, Souville, Saint-Michel, Belleville. Sous la haute direction du colonel BENOIT, chef du Service du génie de l'armée, le capitaine PETIT, chargé du service du génie du groupement central des forts, fait approuver le plan d'organisation de ces ouvrages. Il prévoit des abris de mitrailleuses bétonnés avec antennes souterraines y accédant, des observatoires cuirassés, etc. On entreprend immédiatement ces travaux, lesquels, semble-t-il, ne seront jamais finis pour la fin de la guerre.

Les événements donnent raison à la sage prévoyance du commandement : l'ennemi prononce ses formidables attaques en 1918; on compte sur les forts au cas où des attaques seraient dirigées sur Verdun. Toutes les mesures sont prises.

On abandonne les travaux en cours dans les forts de la rive gauche pour concentrer tous les moyens disponibles dans ceux de la rive droite.

Souville et Tavannes, où les travaux sont dirigés par le lieutenant CRANTZ, sont dotés d'un observatoire cuirassé, de quatre abris bétonnés de mitrailleuses. Tous ces organes sont, en même temps, reliés, par des galeries à l'épreuve, au noyau central.

L'Allemand n'ignore pas l'existence des travaux en cours et dont l'envergure ne permet pas le camouflage complet.

Malgré les tirs de harcèlement que l'ennemi fait sur les chantiers, le rendement obtenu est très satisfaisant La mise en service des organisations est assurée au fur et à mesure de leur achèvement : l'appui que les forts sont susceptibles de prêter aux troupes du secteur est chaque jour de plus en plus important. La liaison est étroitement établie entre les lignes et les forts : les attaques de 1916 en ont démontré l'impérieuse nécessité.

L'armistice met fin aux travaux.

La compagnie 25/2 qui, la première, a quitté Verdun, rentre la première dans la garnison. Elle est casernée au quartier d'Anthouard et est employée par le général commandant d'armes à la restauration de l'historique cité, à la construction de baraquements, à l'installation du foyer des permissionnaires et de camps pour les prisonniers.

Successivement les compagnies dissoutes: C- -7, M/3 T, 13/2 T, M/6 T et E L/2, la S. P. 103, sont fusionnées avec la compagnie 25/2 (l'effectif de la compagnie est à un moment de 700 rationnaires).

Le 19 mai, la compagnie quitte Verdun pour joindre, à Aix-la-Chapelle, le 33e C. A. dont elle sera dorénavant une des compagnies de corps.

Aucune citation, aucune fourragère n'orne le fanion de la compagnie 25/2. Cette unité n'a pas, à son actif, les pages de gloire et les actions d'éclat qui ont valu à de nombreuses compagnies des récompenses bien mérité.

La compagnie n'en est pas moins allée toujours là où l'ordre lui était donné de se rendre.

Elle a ses « héros » tombés au champ d'honneur, elle a ses mutilés qui supporteront toute leur vie les conséquences de la terrible guerre.

Aucun de ses gradés et sapeurs n'a à se reprocher la moindre défaillance : tous ont la satisfaction du devoir accompli. Ils gardent le pieux souvenir des camarades aux sacrifices desquels ils doivent de connaître les joies de la victoire.

———————

NOMS DES GRADÉS ET SAPEURS DE LA COMPAGNIE 25/2 DU 9e GÉNIE MORTS POUR LA FRANCE PENDANT LA GUERRE 1914-1918

NOMS	GRADES	DATES
NÉANT	lieutenant	14 déc. 1914
DEFORTERY	sergent	-
LABRETTE	sapeur-mineur	-
MARCHAND	maître-ouvrier	-
MORANT	-	-
JUTEAU	sapeur-mineur	-
COLLARD	-	-
LARDENOIS	-	-
JOLLY	-	-
NOLTZ	-	-
LEVIAYENT	-	15-avr-15
TRONÇON	-	06-mai-15
RAVIART	-	-
GALLOIS	-	31 oct. 1915
THOMAS	caporal	21-mars-16
BELLEY	sapeur-mineur	-
LANCOU	-	03-mai-16
BOUVIER(M.)	-	1916
BOUVIER	-	-
COVIAU	-	17-juil-16
FALKHEYRAU	-	-
CADET	-	-
LACHAMBRE	-	-
CHAMPÉYROLLES	maître-ouvrier	-
MARTINOT	sapeur-mineur	1917
SEVESTRE	-	22-mars-18

IMPRIMERIE BERGER - LEVRAULT, NANCY - PARIS - STRASBOURG